

## Ciné-Bulles

### L'art du pastiche / *The Artist* de Michel Hazanavicius, France, 2011, 100 min

Marie Claude Mirandette

---

Volume 29, numéro 4, automne 2011

URI : [id.erudit.org/iderudit/64982ac](http://id.erudit.org/iderudit/64982ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)  
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Mirandette, M. C. (2011). L'art du pastiche / *The Artist* de Michel Hazanavicius, France, 2011, 100 min. *Ciné-Bulles*, 29(4), 52–52.

---

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)



## The Artist

de Michel Hazanavicius

### L'art du pastiche

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Michel Hazanavicius est un maître du pastiche. Après deux sympathiques variations sur le personnage d'OSS 117, parodie de James Bond, il se pointe là où personne ne l'attendait. Le sujet qu'il revisite est empreint de cette nostalgie cinéphilique qu'affectionnent tous les amoureux du septième art. À mi-chemin entre **Singin' in the Rain** et **Sunset Boulevard**, **The Artist** évoque ce moment charnière de l'histoire du cinéma : celui de l'avènement du parlant, des « talkies » comme on les appelait alors. Hazanavicius y retrouve Jean Dujardin, qui crève littéralement l'écran dans la peau de George Valentin, star du muet à la Linder, Valentino, Fairbanks ou Chaney, incarnation même du charme, de l'élégance et de la séduction.

Dans ce magnifique film en format 4:3, les images en noir et blanc ont cette profondeur, ce chaleureux velouté et cette lumineuse brillance caractéristiques du nitrate d'argent. L'intrigue mélodramatique à la Lubitch débute en 1927, année même de la sortie du **Jazz Singer** qui fit basculer le cinéma... et la vie de Valentin qui, quasiment du jour au lendemain, passe de star à « has-been » pauvre et déclassé. Car le pu-

blic veut de la nouveauté et Valentin incarne le passé, une certaine manière de jouer et de faire du cinéma qui n'a plus la cote. Il est éclipsé par de nouveaux visages dont celui de Peppy Miller (Bérénice Bejo), nouvelle coqueluche du parlant. De simple figurante dans un film de Valentin, elle illumine l'écran et son étoile grimpe au même rythme affolant que pâlit celle de l'acteur (variation sur le thème de **A Star is Born**). La starlette et le séducteur se croiseront à quelques reprises, en particulier un certain 25 octobre 1929, soir de la première de leur film respectif (le premier et dernier film réalisé et produit par Valentin qui refuse le parlant, le premier dans lequel Miller tient le rôle-titre), mais aussi du krach boursier qui amorça la Grande Dépression.

Truffé de clins d'œil aux films du passé — on y évoque les films d'horreur à la John Whale, les films d'aventures à la Zoro avec Douglas Fairbanks dont Valentin emprunte la fine moustache, les films de cape et d'épée d'Errol Flynn, mais aussi des films plus « récents » comme les *musicals* du couple Roger et Astaire, ou encore la célèbre scène « Life with Emily » de **Citizen Kane** dans laquelle le montage par épisodes permet d'évoquer avec un cruel réalisme l'évolution d'une relation de couple —, **The Artist** enfile les numéros d'acteurs, les gags visuels et sonores — la scène du cau-

chemar de Valentin qui ne peut parler en est une d'anthologie! —, et fait mouche à tous les coups. La dualité Valentin-Miller est finement évoquée et la complicité de l'acteur avec son partenaire canin est une pure merveille (ce Jack Russel a mérité haut la patte le Palm Dog Award!). Hazanavicius parvient à évoquer cette époque non seulement par la trame narrative du film, mais par son esthétique. Par le noir et blanc, certes, mais aussi par le recours aux larges panoramiques et aux beaux travellings fluides typiques de l'âge d'or du muet. Il ne manque que les gros plans en *soft focus*!

**The Artist** est un beau film, touchant et drôle, « à la manière de » qui ne tombe cependant jamais dans le piège du passéisme et de la nostalgie d'un âge d'or révolu. Un hommage sensible et réussi au cinéma muet hollywoodien au moment même où les nouvelles technologies — numériques et autres 3D — mettent à mal le vieux 35 mm. À bien y penser, c'est peut-être un film plus sensible qu'il n'y paraît sur l'acceptation des inévitables changements par lesquels l'art — et nos vies — doit sans cesse passer pour se renouveler. (Sortie prévue : 23 novembre 2011) ▀



France / 2011 / 100 min

**RÉAL. ET SCÉN.** Michel Hazanavicius **IMAGE** Guillaume Schiffman **MUS.** Ludovic Bource **MONT.** Anne-Sophie Bion **PROD.** Thomas Langmann **INT.** Jean Dujardin, Bérénice Bejo, John Goodman, Malcolm McDowell **DIST.** Alliance Vivafilm